

Diocèse de Tournai

13 mars 2021

Formation pour les EAP

### *Quelle espérance en ce temps de crise ?*

#### *Première intervention*

Je ne suis pas l'*expert théologien* qui vais enfin dire toute la vérité sur la pandémie que nous vivons depuis un an. Ce que nous allons, modestement mais quand même franchement, faire ensemble aujourd'hui, c'est ce que le théologien tchèque Tomas Halik appelle une *kairologie*, du mot grec *kairos* qui signifie quelque chose comme le moment favorable, l'événement qui crée une nouvelle situation. Halik déclare qu'il a cherché à développer « une *kairologie*, c'est-à-dire une interprétation théologique des événements sociétaux et culturels, une lecture contemplative des signes des temps. »<sup>1</sup> Au cœur des événements quels qu'ils soient, il nous faut entendre : *C'est maintenant le moment favorable, c'est maintenant le jour du salut* (2Co 6,2).

Dans le même sens, Mgr de Moulins-Beaufort, le président des évêques de France, dans une réflexion que je trouve très stimulante, invite à considérer cette crise comme un *avertissement*.<sup>2</sup> Cette lecture rompt avec celles qui voyaient dans les épidémies un châtement divin et qui sont radicalement irrecevables, mais cela en garde un aspect intéressant et même stimulant. Les dérèglements liés à notre mode de vie doivent être lus comme des avertissements dans lesquels se niche un appel au changement, à la *metanoia*, à la conversion. Il s'agit donc de lire les événements comme signes des temps et de nous laisser interpeller par eux.

En fait, regarder et scruter en chrétiens des événements, c'est les regarder en relation avec le monde à venir que l'Évangile annonce. On a beaucoup dit ces mois-ci que le *monde d'après* ne pouvait plus être comme le monde d'avant car les faiblesses en sont évidentes. L'annonce d'un monde nouveau, d'un Royaume de Dieu, est le cœur même de l'Évangile. Il est annoncé non seulement comme monde à venir, mais comme monde déjà commencé et à accueillir *aujourd'hui*. Il est advenu dans la Pâque de Jésus, non pas comme un rêve illusoire, mais comme un passage ouvert. Le passage du monde tel qu'il va au Royaume nous retourne de fond en comble et retourne nos manières d'habiter le monde et de le construire. Oui, le Règne est advenu et pourtant nous demeurons affrontés au Mal, mais dans la conviction de foi qu'il est vaincu à la racine. Comme attitudes, cela suppose la persévérance, le combat, la veille, l'espérance même contre toute espérance. Ce n'est pas pour rien qu'il est question d'espérance dans le titre de cette formation. En accueillant l'Évangile du Règne de Dieu, nous nous situons comme des pèlerins appelés à vivre et à faire vivre déjà le monde nouveau tout en avançant vers sa

---

<sup>1</sup> T. HALIK, *Propos recueillis par C. HOYEAU*, dans *La Croix hebdo*, N° 41720, 30-31 mai 2020, p. 16.

<sup>2</sup> E. de MOULINS-BEAUFORT, *Le matin, sème ton grain – Lettre en réponse à l'invitation du Président de la République*, Bayar, Mame, Cerf, 2021.

réalisation plénière qui demeure au-delà de nos propres forces. Les réflexions que je vous propose s'articuleront dans cette dynamique.

Je me laisse stimuler par ce que j'ai vécu, vu, entendu. Par ce que j'ai lu aussi comme réflexions de *sages* et aussi comme témoignages. Nous nous laisserons d'ailleurs aussi ensemble stimuler par quelques témoignages. Les mots de la foi ne peuvent pas venir comme une conclusion. Ils sont des mots, ou plus justement une parole, de naissance, de commencement. Certes aussi, ils tranchent, ils appellent à la conversion. Mais jamais de haut. Dieu lui-même, en son Christ, descend au cœur de nos espérances et de nos angoisses et il les partage. Et c'est là qu'il appelle à la Vie, à une Vie toujours (re-)donnée et, pour cela, en même temps, à la conversion. Pour éviter de parler de haut comme si je pouvais proposer une parole définitive, j'articulerai chacune de mes interventions autour de quelques mots-clés. Et je commence avec *vulnérabilité*.

## VULNÉRABILITÉ

Il y a peu, un scientifique, Laurent Alexandre, annonçait que la première personne qui allait vivre mille ans était déjà née. Et voilà que cette personne vient de mourir du coronavirus !

Cela vient tout bouleverser. Pas seulement les prédictions de ce scientifique, mais la manière dont notre civilisation s'est constituée. Sa relation à la vie et à la mort, sa relation à la nature, aux biens, les relations qui nous font communauté. Cette pandémie nous convoque à un complet retournement qu'on peut appeler une conversion. Toute une vision de l'humain s'est construite en voilant la fragilité de sa condition. Cette fragilité, c'est la réalité du handicap, de la maladie, de la mort. Cette fragilité, c'est aussi la réalité de la violence, de l'injustice, du péché. Or, les rêves de vaincre tout cela une fois pour toutes, en particulier grâce à la science et la technique, reviennent continuellement. Ces progrès-là sont évidemment utiles et précieux, mais ils ne changent pas foncièrement la condition humaine dans sa fragilité. Tout récemment le patron belge de Google a sorti un livre intitulé *Homo digitalis*. La journaliste qui le présentait a annoncé que l'*hom digitalis* allait remplacer l'*homo sapiens*. Même si le numérique est un fantastique outil qui nous permet notamment de nous parler en ce moment, il ne nous dispensera jamais d'être des humains raisonnables et sages.

Au cœur de la foi chrétienne, il y a la conviction d'une immense dignité et grandeur de l'humain : *à peine le fis-tu moindre qu'un dieu (Ps 8), enfants de Dieu, nous le sommes ... (1 Jn 3, 2)*. Mais cela va de pair, avec non seulement la lucidité, mais la prise en compte de la fragilité de la condition humaine. On ne nie pas la violence du péché et de la mort. Ni dans le récit des évangiles qu'on appelle pourtant une bonne nouvelle, ni dans les sacrements de l'Église.

## DISCERNEMENT

Notre fragilité, elle s'est notamment manifestée et elle continue à se manifester dans la complexité et pourtant la nécessité de prendre des décisions. Cela m'est apparu très fortement à l'écoute du témoignage d'un maire d'une petite ville du Pas de Calais. « Cette crise, disait-il, nous est tombée dessus tout d'un coup. On a été un peu tout seul. On a dû prendre des décisions, souvent seul, pas très populaires ». Il évoque aussi un sentiment très fort de devoir naviguer à vue. Et cela, nous l'avons sans doute tous éprouvé. Et nous l'avons sans doute aussi reproché, et nous le reprochons encore, à ceux qui doivent prendre les décisions.

C'est vraiment intéressant d'entendre à ce sujet quelqu'un qui ne peut pas échapper à la prise de décision. Quelqu'un qui ne doit pas simplement décider comme responsable de tel ou tel groupe (même l'Église), mais comme responsable de tous les membres d'une communauté de fait. Et ce, dit-il encore, alors que « toutes les certitudes qu'on avait se sont effondrées : calendriers, projets à moyen terme ... tout a disparu ». Ceci, nous l'avons tous vécu, mais dans chacun de nos domaines. (Cf. aussi Marc Delestrait : les multiples circulaires aux directions d'écoles).

En fait, nous avons été renvoyés à l'incertitude toujours présente lorsqu'il s'agit de prendre une décision éthique, politique, familiale, professionnelle et aussi pastorale. Il y a une tendance lourde de nos sociétés à envisager le présent et l'avenir comme si nous pouvions en avoir une connaissance, voire une maîtrise, parfaite. Nous attendons en particulier cela de la science. Et dans cette crise, on a largement et avec raison, fait appel aux scientifiques et aux experts. Mais on s'est aussi aperçu qu'eux-mêmes ne savaient pas tout, pas même dans leur domaine d'expertise et qu'en plus, ils n'avaient pas tous le même avis. Dans une interview du 23 mai 2020, Edgard Morin rappelle qu'un des postulats fondamentaux de notre civilisation, c'est que la science est la reine des vérités<sup>3</sup>. Elle est sollicitée pour lever l'incertitude, or, dit-il, « l'incertitude est la principale caractéristique de la crise actuelle ».

En fait, cela, c'est la condition humaine. Nous ne disposons jamais de certitudes absolues et définitives alors même que nous ne pouvons pas ne pas décider. D'une certaine façon, c'est passionnant, c'est ainsi que s'exerce notre responsabilité, notre liberté. Cela nous met devant l'exigence d'un discernement qui suppose une réflexion fondamentale sur ce qui est à nos yeux essentiel, sur ce qui a le plus de valeur. La crise a été provocatrice à ce propos, comme en témoigne ce maire. Mais si la décision doit se prendre à chaud dans la conscience qu'elle ne pourra pas être parfaite, le discernement qui conduit à la décision doit, lui, se préparer en permanence. E. Morin encore : « Vivre, c'est naviguer dans une mer d'incertitudes, à travers des îlots et des archipels de certitudes sur lesquels on se ravitaille ».

Le maire dont j'ai parlé affirme qu'il a fait, comme bien d'autres, le choix de la santé d'abord. Les dirigeants européens ont globalement fait ce choix, alors que d'autres n'ont pas voulu freiner la machine économique quitte à nier la gravité de la crise sanitaire. S'il y a quelque chose d'incontestable dans ce choix, avec le recul, certains aspects de celui-ci peuvent quand même être interrogés et le sont. « Aujourd'hui, ..., la santé devient une fin en soi, déclare Jean-Luc Nancy. Mais pourquoi être en bonne santé ? Pour quelles fins vivre ? voilà qui n'est pas clair. »<sup>4</sup> Ceci s'est manifesté de manière criante à propos des résidents des maisons de repos et actuellement, on en prend conscience à propos des plus jeunes. Quel sens cela peut-il avoir de couper les relations sociales pour sauvegarder la santé ? « On a privilégié un rapport au corps physique individuel comme corps vulnérable, au détriment de l'entretien d'un corps social activateur de liens » déclarent deux universitaires belges dans une interview au journal *Le Soir*<sup>5</sup>. E. Morin affirme aussi que cette crise est l'occasion de prendre conscience ... « que l'amour, l'amitié, la communion, la solidarité sont ce qui fait la qualité de la vie ». Ceci me conduit à mon troisième mot-clé.

---

<sup>3</sup> CNRS, *Le journal*, 23.06.2020.

<sup>4</sup> J.L. NANCY, *Propos recueillis par E. MAUROT*, dans *La Croix hebdo*, N° 41837, 17-18 oct. 2020.

<sup>5</sup> Chronique *Carta academica*, dans *Le Soir* du 15.08.2020.

## SOLIDARITÉ

Une solidarité rapide et spontanée s'est aussi manifestée depuis un an. Je reviendrai sur ce constat particulièrement significatif dans une société qui apparaît comme un conglomérat d'individus qui défendent des intérêts particuliers, ce qui fut aussi très présent. Devant les décisions prises par les autorités, chaque lobby cherche à faire valoir ce qu'il considère comme ses droits. Mais il semble bien que notre société ne soit pas que cela. La crise et surtout le confinement isolent et en même temps, ils ont un effet de renforcement des liens. Comme quoi, la fraternité n'est pas morte. C'est un mot que j'épinglerai dans l'intervention suivante.

Et cette solidarité s'est vécue très souvent dans la gratuité. C'est d'une grande importance. Qu'il existe des droits, des structures garantis par l'Etat, c'est capital. Mais le lien social doit en même temps être soutenu par un sens de la gratuité. Nous vivons beaucoup cela en Église, peut-être même parfois avec un abus du bénévolat. Mais la solidarité gratuite nous rappelle que la vie est un don et non un dû, un don gratuit qui doit être accueilli et entretenu comme tel. C'est une des grandes sources de l'espérance : « Il suffit de constater, aujourd'hui même, l'extraordinaire dévouement de tant de personnes au service des malades ou afin de rendre encore possible un minimum de vie sociale, pour apercevoir à quel point l'humanité est capable de mobiliser des forces de courage, de ténacité, de persévérance. Ces ressources, souvent cachées ou recouvertes par le train-train de vies faciles ou par des lâchetés ordinaires dont nous sommes tous capables, sont la base de nos espérances pour l'avenir »<sup>6</sup>

## COMMUN

Je donne une place spéciale au mot *commun*, une place qui sera brève, même s'il est proche de ce qu'évoque solidarité, parce qu'il exprime une dimension essentielle de notre humanité dont la crise présente nous fait faire une expérience assez particulière. En effet, le virus nous *communise*, il nous rappelle, brutalement, que nous habitons une maison commune. En un temps record, une pandémie mondiale est advenue qui peut toucher n'importe qui et qui peut tuer n'importe qui. En fait, le virus nous a rappelé brutalement que nous sommes tous et toutes mortels !

C'est aussi la réalité d'un monde globalisé qui est devenue plus évidente que jamais avec ses avantages et, peut-être surtout ici, ses inconvénients, notamment des dépendances fragiles pour certains approvisionnements vitaux. Ce commun comporte bien sûr d'énormes inégalités que la crise a manifestées plus que jamais. Mais il reste que, vivre en humains, c'est appartenir à une communauté de destin. Et là, il y a à retrouver la notion de bien commun chère à l'enseignement social de l'Église. Cette idée de bien commun, écrit Mgr de Moulins-Beaufort, « n'est pas la somme des biens communs (système scolaire, système hospitalier, système routier, distribution de l'eau ou de l'électricité, etc.), mais le bien dans lequel tous peuvent être en communion » (p. 33). Prendre en considération le bien commun, c'est créer de la communion à partir du commun.

L'importance du commun à la fois comme réalité et comme requérant une tâche, met en évidence l'action politique comme une action essentielle sans laquelle le commun ne peut être vécu positivement. Or, il y a de nos jours un manque d'estime de l'action politique qui constitue un très grave problème. C'est une action difficile mais combien vitale qu'on ne peut se contenter de regarder de loin et de critiquer. Parmi les chrétiens, il y a un énorme travail à faire à ce

---

<sup>6</sup> P. VALADIER, *Pour une utopie modeste*, dans *Etudes*, 2020/13, N° Hors-série, p.8.

propos. Dans son Encyclique *Fratelli tutti*, le Pape François y revient avec insistance. « Pour beaucoup de personnes, la politique est aujourd'hui un vilain mot et on ne peut pas ignorer qu'à la base de ce fait, il y a souvent les erreurs, la corruption, l'inefficacité de certains hommes politiques. À cela s'ajoutent les stratégies qui cherchent à affaiblir la politique, à la remplacer par l'économie ou la soumettre à quelque idéologie. Mais le monde peut-il fonctionner sans la politique ? Peut-il y avoir un chemin approprié vers la fraternité universelle et la paix sociale sans une bonne politique ? » (N° 176) ... « Reconnaître chaque être humain comme un frère ou une sœur et chercher une amitié sociale qui intègre tout le monde ne sont pas de simples utopies. Cela exige la décision et la capacité de trouver les voies efficaces qui les rendent réellement possibles. Tout engagement dans ce sens devient un exercice suprême de la charité. En effet, un individu peut aider une personne dans le besoin, mais lorsqu'il s'associe à d'autres pour créer des processus sociaux de fraternité et de justice pour tous, il entre dans 'le champ de la plus grande charité, la charité politique' (Pie XI). Il s'agit de progresser vers un ordre social et politique dont l'âme sera la charité sociale. Une fois de plus, j'appelle à réhabiliter la politique qui est une vocation très noble, elle est une des formes les plus précieuses de la charité, parce qu'elle cherche le bien commun » (N°180).

Notre réflexion de ce jour ne porte pas simplement sur une problématique d'Église, mais sur une problématique commune à tous et qui, pour cela même, ne peut pas laisser l'Église indifférente.

## *Deuxième intervention*

Les témoignages repris ce matin évoquent tous l'importance des liens dans le vécu de cette crise. Ils l'évoquent positivement en termes de solidarité et, en même temps, négativement en termes d'inégalités. Cela me conduit à mettre d'abord en évidence la fraternité qui est au fondement d'une certaine façon d'envisager ce qui nous relie.

### FRATERNITÉ

C'est un enjeu énorme de nos sociétés actuelles : fonder des relations sociales qui n'excluent pas, mais qui considèrent que tous et toutes sont des frères et des sœurs en humanité. C'est le thème de la dernière encyclique du Pape François *Fratelli tutti*. La fraternité, c'est ce qui peut donner sens au commun et l'orienter vers une communion.

La conviction d'une fraternité qui concerne absolument tous les humains, qui conduit à les reconnaître tous comme frères et sœurs, est au cœur de l'Évangile du Christ. S. Paul est celui qui en a le mieux perçu la profondeur. Il la lie à l'amour inconditionnel de Dieu manifesté pour chacun en Jésus Christ. Chaque humain est justifié d'exister devant Dieu et par la grâce de Dieu. « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus Christ. » (Ga 3, 28). Ce sens de la fraternité est théologal (il est enraciné en Dieu) et pas seulement moral. Il relève d'un véritable acte de foi qui nous fait regarder, même un malade mental grave, comme un frère, un semblable.

Ce qui est remarquable, c'est que la fraternité a fait son chemin tant bien que mal et un peu partout puisqu'elle figure dans la devise républicaine et au début de la Déclaration universelle des droits humains. Elle est à la fois essentielle et toujours fragile. C'est pourquoi elle doit être nourrie car que nous soyons frères ne relève pas d'une évidence ni d'une démonstration. Cela relève d'une reconnaissance, d'une conviction et, je dirais même, d'un acte de foi. Il y a un lien étroit entre le sens de la fraternité et l'hospitalité que beaucoup de cultures considèrent comme sacrée et qui est tellement mal vécue en Europe notamment de nos jours. Mgr de Moulins-Beaufort considère que « la figure de l'humanité accomplie est celle de l'hospitalité mutuelle » (p 50).

Regarder tout humain comme un frère, une sœur, doit nous rendre extrêmement sensibles aux inégalités qui abîment la fraternité. Elles sont souvent peu visibles et pourtant très concrètes (Cette personne qui ne sort pas parce qu'elle n'est pas à même de bien remplir l'attestation ; les inégalités scolaires évoquées par M. Delestrait). Une parabole importante met en scène un riche qui n'a pas vu le pauvre à sa porte ! A propos de l'égalité, J.L. Nancy dans l'interview déjà citée pose cette question qui nous renvoie à la fraternité : « Pourquoi sommes-nous égaux ? Qu'est-ce qui légitime en dernière instance l'égalité ? Il faut reconnaître que nous n'en savons rien. Au cours de notre histoire, le christianisme a été très important, car il a donné à l'égalité un contenu effectif. Dire que l'on est *enfant de Dieu*, ça légitime l'égalité ! Mais en dehors de la religion, comment penser l'égalité ? » (p.18) Et il poursuit en rappelant que « ce qui nous fait vraiment égaux, c'est justement la mort, que le virus nous remet sous les yeux. » Et, un peu plus loin dans l'interview, il ajoute : « Si les chrétiens pouvaient creuser l'idée ou plutôt le motif de l'amour central dans le christianisme, alors je crois que cela permettrait d'avancer. On a trop considéré l'amour chrétien comme une affaire entendue en tant que commandement impossible. » (p.20)

Je suis frappé de constater combien des personnes du dehors peuvent nous rappeler qu'il y a, dans notre tradition, des richesses extraordinaires pour vivre et vivre ensemble, que les chrétiens eux-mêmes ne prennent plus assez au sérieux.

La fraternité ne peut pas être simplement une sorte d'idéal abstrait, elle se joue au corps.

## REJOINDRE

Nous ressentons tous fortement le besoin et même la nécessité non seulement de nous rencontrer, mais de nous rejoindre *en chair et en os* alors que nous en sommes privés. Nous manquons de repas festifs, de ces grandes fêtes qui rassemblent une cité. Certains souffrent fortement de solitude à tel point que la santé psychique en est parfois altérée.

Nous touchons là à une dimension constitutive de notre humanité. La fraternité et la communion se jouent au corps. Et cela tient une place centrale dans le christianisme qui est, pourrait-on dire, une religion du corps et même de la chair. La foi des chrétiens a l'audace de proclamer que le Verbe de Dieu s'est fait chair. Et, au fil de ses rencontres, Jésus, le Verbe de Dieu, a rejoint les humains en touchant le lépreux, en se laissant toucher par la femme pécheresse, en mangeant avec les publicains et les pécheurs. Certains se sont beaucoup focalisés sur un aspect de la privation de l'eucharistie sans peut-être voir assez que la crise nous provoquait à en déployer la dimension de communion au corps du Christ qui est l'Église, au corps du Christ identifié au corps souffrant des plus petits,

En même temps que nous vivions un manque de rencontres, nous nous sommes rejoints notamment en nous appropriant des outils nouveaux de communication. C'est à tort qu'on qualifie ce type de rencontres de virtuelles car, c'est en tout cas ce que je vis moi-même avec certaines équipes, elles nous permettent réellement de nous rejoindre et elles ouvrent sur des rencontres physiques qui sont vécues comme des retrouvailles.

## PRENDRE SOIN

En annonçant le premier confinement, certains responsables ont adopté un ton guerrier tandis que notre Première Ministre de l'époque nous disait : *Prenez soin de vous et des autres*. A certains moments, c'était même ainsi qu'on se saluait : *Prends bien soin de toi !* La crise que nous vivons ensemble ne requiert-elle pas de nous davantage de soigner que d'entrer en guerre ?

Dans l'aventure humaine, le soin est plus important que la conquête. Or, nous avons pensé le progrès humain comme une conquête qui conduirait à tout maîtriser. Toutes les limites seraient bientôt dépassées, vaincues ... même la mort ! Mais la vie n'est pas un produit dont nous disposons. Elle n'est pas un dû, pas même un droit, mais un don. Oui, un don et le don le plus précieux qui soit. Et ce don est fragile, j'ai voulu le rappeler dès le début car c'est peut-être la leçon la plus importante de cette crise. Légitimement, cette fragilité nous fait peur car elle peut conduire à de terribles souffrances. Mais elle est aussi le lieu de la rencontre, de la fraternité, de la compassion, de la joie partagée. Lorsqu'un petit humain vient au monde, on ne le programme pas. On accueille sa vie forte et fragile dans les bras, on s'émerveille, on en prend grand soin pour qu'elle grandisse et porte du fruit.

Le chemin pascal de Jésus est un chemin de vie et même de résurrection. Mais ce chemin ne nie pas nos fragilités, en particulier la violence et la mort. Il les affronte et les traverse. Et c'est l'amour comme don jusqu'à l'extrême qui fait naître et renaître la vie malgré tout. Et c'est sur notre manière d'approcher nos frères au lieu de leur fragilité et de leur vulnérabilité que se joue,

selon l'Évangile, le jugement de Dieu, non seulement sur chacune de nos vies, mais sur l'ensemble de l'histoire humaine.

Or, même les systèmes de soins de santé ont été pensés comme une entreprise plus que dans la logique du soin. Le manque de moyens qui en a résulté tragiquement « conduit à une panne de sens, déclare le neuropsychiatre Boris Cyrulnik. Les praticiens sont déboussolés, poursuit-il. Quand le nord qu'il faut suivre devient l'impératif économique, ça donne une situation désespérante et désespérée, avec des soignant.es qui ne vont pas bien du tout. C'est le reflet d'un état chronique de la médecine dans nos sociétés. » Et plus loin, il dit ceci qui souligne l'importance du soin : « Il y a une manière d'apporter le plateau repas qui est une humiliation et il y a une manière d'apporter ce plateau qui peut être une relation humaine. »<sup>7</sup>

Prendre soin cela peut paraître très modeste par rapport à l'espérance d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle. Et c'est réellement modeste. Mais le soin, c'est aussi l'action qui est à notre portée et non une sorte de baguette magique qui, grâce à la science ou à la politique ou même à la foi, pourrait tout faire. Non, nous ne pouvons pas tout faire, mais nous pouvons chacun et aussi ensemble, notamment au sein d'associations, prendre soin de celui qui a faim, de celui qui est malade ou en prison ... Et ces gestes de soin ont une portée eschatologique : *Ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* (Mt 25). Ces gestes font advenir dans notre aujourd'hui le Règne de Dieu, le monde à venir. La façon dont le *monde à venir* nous pousse à envisager dès aujourd'hui le *monde d'après* est remarquablement abordé dans ce grand texte qu'est l'encyclique *Laudato si'* du pape François.

## LAUDATO SI'

Ce que cette encyclique met en évidence est apparu comme jamais dans la crise sanitaire actuelle. Un profond changement dans la manière d'envisager le monde s'impose et ce changement doit s'enraciner dans une véritable spiritualité.

C'est que la crise profonde de notre civilisation dont les crises écologique et sanitaire sont des révélateurs, nous interroge jusqu'en ces lieux où nous trouvons chacun et ensemble le souffle pour avancer et donner sens à l'aventure humaine. Comme Jésus le vit jusqu'au cœur de l'épreuve, l'action de grâce et la louange devant le don de la vie et de toute la création sont premières dans cette attitude spirituelle. « Le monde est plus qu'un problème à résoudre, il est un mystère joyeux que nous contemplons dans la joie et dans la louange » (12), écrit François et encore : « Quand quelqu'un n'apprend pas à s'arrêter pour observer et pour évaluer ce qui est beau, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule » (215). Cette façon de regarder le monde comme mystère et comme don de Dieu, c'est aussi spirituellement prendre une saine conscience de nos limites. « C'est la libération de la peur, de l'avidité, de la dépendance » écrit le patriarche Bartholomé (9).

Cette crise nous accule à une révision profonde de notre façon de nous comprendre : « Il y a une manière de comprendre la vie et l'activité humaine qui a dévié et qui contredit la réalité jusqu'à lui nuire » (101). Plus précisément, « l'intervention humaine sur la nature s'est toujours vérifiée, mais longtemps elle a eu comme caractéristique d'accompagner, de se plier aux possibilités qu'offrent les choses elles-mêmes. Il s'agissait de recevoir ce que la réalité naturelle permet de soi, comme en tendant la main. Maintenant, en revanche, ce qui intéresse c'est d'extraire tout ce qui est possible des choses par l'imposition de la main de l'être humain, qui

---

<sup>7</sup> B. CYRULNIK et M. DUPUIS, *L'humain au centre*, Site Web de l'UCLouvain, 10.07.2020.



tend à ignorer ou à oublier la réalité même de ce qu'il a devant lui. Voilà pourquoi l'être humain et les choses ont cessé de se tendre amicalement la main pour entrer en opposition. » (106).

Le Pape appelle cela la *globalisation du paradigme (ou modèle) technocratique* qui s'étend à tout : l'économie, la vie sociale, la politique. On pourrait aussi parler d'un paradigme ou modèle de la convoitise. « Les effets de l'application de ce moule à toute la réalité, humaine et sociale, se constatent dans la dégradation de l'environnement, mais cela est seulement un signe du réductionnisme qui affecte la vie humaine et la société dans toutes leurs dimensions » (107).

Cela demande de redéfinir le progrès dans la conscience que *tout est lié*. Ce *tout est lié*, véritable refrain de cette encyclique, porte en particulier sur le lien entre les atteintes à l'environnement et les atteintes aux humains, spécialement aux pauvres. C'est ainsi que le Pape invite à écouter *tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres* (49).

Ce texte ouvre sur la question de l'espérance qui constitue le thème principal et le titre de cette journée et que je compte aborder en terminant ma troisième intervention.

### *Troisième intervention*

Vous avez certainement perçu que, tout ce que j'ai mis en évidence jusqu'ici, concerne notre foi en son cœur même. Je voudrais cependant maintenant aborder directement la façon dont ces événements nous touchent comme Église. Et d'abord comme paroisse et/ou unité pastorale.

#### PAROISSE

Le 2 juin, alors que nous reprenions les réunions d'EAP interrompues complètement chez nous durant le premier confinement, j'ai écrit quelques lignes, très et trop rapides, mais dont je vous livre l'essentiel car, même si des choses ont bougé depuis lors, je pense que ce constat reste assez valable.

Je vois deux choses en contraste :

Ce qu'affirment, notamment des historiens et des sociologues, sur la fin de la civilisation paroissiale s'est fortement vérifié ; les unités pastorales ont encore quelque chose à donner à condition que l'on ose tout repenser plutôt que de tout réorganiser (souvent en se contentant de centraliser). L'organisation des *messes du dimanche* y occupe une place démesurée par rapport à la vitalité qui existe (ou souvent, qui n'existe pas !) dans la plupart de celles-ci. A preuve, chez nous en tout cas, presque personne ne s'est plaint ou même n'a pris d'initiative alternative parce que ces messes n'étaient plus célébrées. Et actuellement, dans certains clochers, on n'atteint jamais la jauge de 15 ! Plus que jamais, il faut privilégier et soigner quelques célébrations non pas dans une perspective de regroupement, mais dans une dynamique nouvelle qui suscite et soutient un nouveau type d'assemblée.

Ce qui a été vivant était *autre chose* que ce que nous connaissons habituellement. Des réseaux existent qui, eux, ont pris des initiatives pour vivre la foi en confinement. Ce fut souvent le cas en catéchèse. Je pense aussi au souci de certaines personnes de faire évoluer le décor de l'église, de l'ouvrir, d'y être présentes ... Je constate que les équipes de foyers et autres groupes de partage de foi ont continué à se réunir autrement car le contraire aurait créé un grave manque pour leurs membres. Les initiatives sont venues de laïcs. On n'y met pas du tout les prêtres de côté (au contraire même), mais ils n'en sont pas les organisateurs, les chefs, ceux qui doivent veiller à tout. Il y a des réseaux de chrétiens qui fonctionnent tout à fait autrement que sur le territoire et qui ont été très vivants durant le confinement. Là, on trouve en abondance de ces talents qu'on se plaint de ne pas trouver en paroisse : musiciens, chanteurs, informaticiens...

Ceci est un regard rapide ; c'est donc à suivre et à approfondir. Ce qu'il s'agit notamment de faire à propos de l'eucharistie.

#### EUCCHARISTE

Je n'ai pas pu parler *paroisses* sans parler *messes* et surtout suppression inédite des messes du dimanche. Ne s'est-on pas trop focalisé sur le fait qu'individuellement, on n'avait plus la possibilité de recevoir le corps sacramentel du Christ ? Or, cela, ce n'est qu'un aspect (important bien sûr) de l'eucharistie et l'absence de messes aurait pu et dû nous provoquer à en redécouvrir des dimensions que nous pouvons vivre même en étant, provisoirement, privés d'aller à la messe.

L'Eucharistie, dont un des tout premiers noms est la *Fraction du pain*, c'est d'abord un acte. Un acte symbolique, au sens très fort de ce mot, un sens qui ne s'oppose pas à réel bien au

contraire. Un acte dans lequel Jésus *joue* (de nouveau au sens fort) la portée de la mort violente dont il est tout proche en même temps que la portée de toute sa vie. Au cours du même repas, il pose un autre acte symbolique qui ne fait qu'un avec celui de la Cène : il prend la tenue du serviteur et s'agenouille pour prendre soin des pieds fatigués des siens. Là, il est totalement *Maître et Seigneur, Messie, Fils du Père*. De sa vie, il fait une offrande au Père plutôt qu'une auto-affirmation de lui-même (« ... en entrant dans le monde, le Christ dit : *De sacrifice et d'offrande, tu n'as pas voulu, mais tu m'as façonné un corps... Alors j'ai dit : Me voici ...* » He 10, 5). Et, dans le même mouvement, il accomplit la volonté du Père en donnant sa vie pour que la multitude ait la vie et la vie en abondance.

Lorsque nous communions au corps livré et au sang versé de celui qui est Christ en donnant sa vie, c'est à cet acte que nous communions. Nous ne le faisons pas seulement ni d'abord individuellement, nous le faisons comme Église qui devient ainsi, au cœur du monde et pour ce monde, le corps livré du Christ.

Cet acte eucharistique tranche avec la manière dont va le monde, le plus souvent en tout cas. Les verbes qui s'enchaînent pour exprimer cet acte sont repris onze fois dans le Nouveau Testament (six multiplications des pains, quatre récits de la Cène et Emmaüs), c'est dire leur importance ! Jésus *prend* le pain, un pain qui manque, un corps qu'on va lui prendre et, plutôt que de protéger et d'accaparer ce qu'il prend, il *rend grâces* à Celui qu'il appelle *Abba* et qui est la source dont il ose croire qu'elle ne s'épuisera pas. Et, parce qu'il reconnaît que le pain, le vin, son corps, sa vie sont un don toujours offert, il *rompt* et *donne* (A noter que, dans les multiplications des pains, il donne aux disciples pour qu'eux-mêmes entrent dans ce don et nourrissent la foule affamée).

Obéir à la forte invitation à *faire* ce geste et celui du lavement des pieds en mémoire de la mort du Seigneur ressuscité, c'est certes s'unir intimement à lui, mais c'est le faire en Église jusqu'à devenir ensemble ce corps livré du Christ au cœur du monde. Avec le Christ, nous entrons dans cet acte *pour la gloire de Dieu et le salut du monde*. Et cet acte est un acte fort au cœur du monde, un acte qui tranche dans un monde où l'accaparement prime le plus souvent sur l'accueil et le don. En posant cet acte, nous devenons un corps subversif. Et si cela s'enracine et se ressource dans l'assemblée dominicale, c'est bien plus vaste que l'assemblée comme telle. Le Frère bénédictin François Cassingena-Trévedy exprime ceci avec beaucoup de pertinence et de force : « Certains s'émerveillent du nombre de messes qui se disent à travers le monde en l'espace d'une minute : imaginons au contraire qu'il ne s'en célèbre qu'une seule où chacun se livrerait sans réserve au dynamisme pascal de Jésus-Christ et s'abîmerait littéralement, non dans des émotions sensibles, mais dans les conséquences logiques, pratiques - vertigineuses - de *Ceci est mon Corps / Vous êtes le Corps du Christ* : cette unique explosion nucléaire suffirait à transformer le monde. L'Eucharistie, en vérité, si on la laisse faire, si on se laisse faire par elle, personnellement, communautairement, mondialement, c'est de la dynamite : *Christ, Puissance (dynamis, en grec) de Dieu et Sagesse de Dieu* (1Co 1, 24). *Puisse-t-il illuminer les yeux de votre cœur pour vous faire voir (...) quelle extraordinaire grandeur sa puissance revêt pour nous, les croyants, selon la vigueur de sa force qu'il a déployée en la personne du Christ* (Ep. 1, 18-20). »<sup>8</sup>

---

<sup>8</sup> F. CASSINGENA-TREVEDY, *De la fabrique du sacré à la révolution eucharistique - Quelques propos sur le retour à la messe*, trouvé sur Facebook, 20.05.2020.

Dans cette dynamique (ou dynamite), on aurait pu espérer qu'une Église en sortie soit encore plus préoccupée par la privation des rituels qui accompagnent la mort que par la privation des messes. Je rejoins très fort l'interpellation lancée à ce propos par l'archevêque de Tours, Vincent Jordy : « qu'est-ce que le jeûne eucharistique à côté du drame de tant de personnes qui, malgré le dévouement des soignants, ont dû affronter la mort dans la solitude, sans le soutien de leur famille, de leur Église, dans les hôpitaux, les Ehpad ? Qu'est-ce que la déshumanisation de la mort alors que la manière de traiter les morts est un des signes majeurs qui fonde et qualifie l'humanité ? »<sup>9</sup> Et ce qui concerne la mort comme passage est au cœur de l'eucharistie.

## EGLISE

Plus que jamais, prise avec tous dans une crise qui nous remue en profondeur, l'Église est appelée à se vivre *en sortie* comme y insiste le pape François. Une Église en sortie dans une humanité ramenée à sa vulnérabilité doit être une Église profondément libre plutôt que crispée sur ses propres problèmes (qui ne sont pas sans importance) ou sa propre défense. Sans quoi, elle donne le signe d'un lobby parmi d'autres qui propose et défend le domaine particulier du religieux. (A mes yeux, nos évêques ont raison de ne pas entrer dans un tel jeu).

Une Église libre pour *annoncer*, au sens fort de ce mot, par ce qu'elle est et vit, par ce qu'elle dit, par ce qu'elle fait. Donner le signe humble d'un troupeau, certes petit, mais porté par la puissance (la *dunamis*) du Souffle Saint et qui ne désespère donc pas, mais espère, depuis Pâques, contre toute espérance. Elle porte, à travers et malgré tout, une espérance car elle ose croire que le Règne est advenu, qu'il travaille notre monde et que des signes peuvent en être discernés. En même temps, elle est lucide sur la puissance des forces qui résistent à l'avènement du Royaume et elle les dénonce. Il est significatif que le Nouveau Testament nomme ces forces démoniaques en même qu'il considère le fait de chasser ces démons comme un des grands signes de l'avènement du Royaume. Oui, le Règne est déjà à l'œuvre en même temps que nous demeurons aux prises avec le Mal, mais un Mal vaincu à la racine.

Une Église libre pour prendre sa place avec une audace qui ne vient pas de ses propres forces, dans la question tellement cruciale de la spiritualité. C'est une grande quête des humains dans nos sociétés, même si elle est relativement peu visible. Et cette quête doit aujourd'hui intégrer et affronter la vulnérabilité, le mal, la mort. Il y a à ce propos des richesses in-ouïes dans notre tradition. Là, il s'agit de faire office d'hôpital de campagne, d'aider à guérir ce qui est malade.

Cela demande une liberté par rapport à un certain passé. T. Halik l'exprime très bien : « Si l'Église doit remplir un rôle thérapeutique et être un « *hôpital de campagne* », elle ne peut se contenter de son ministère pastoral classique en paroisse et des formes traditionnelles de son activité missionnaire. Elle doit, à mon avis, en particulier dans une société pluraliste sécularisée, étendre et approfondir radicalement ce que les aumôniers font déjà dans les hôpitaux, les prisons, l'armée, l'éducation... C'est-à-dire être là pour tous, et pas uniquement pour les croyants. Offrir à tous un accompagnement spirituel sans prosélytisme, arrogance cléricale ou paternalisme, dans un dialogue et un partenariat réel, sans se placer uniquement dans une position enseignante mais en se laissant enseigner aussi par les autres. » (p.13) Et Augusto Zampini, chargé par le Pape de coordonner le travail de réflexion sur le monde d'après la crise du Covid, s'exprime ainsi ; « Le rôle de l'Église est d'aider à guérir ce qui est malade plutôt

---

<sup>9</sup> V. JORDY, *Reprise des cultes et déshumanisation de la mort : quel est le vrai enjeu pour les catholiques ?* dans *La Croix*, 14.06.2020.

que de récupérer ce qui était avant »<sup>10</sup>. Il s'agit de retrouver davantage une liberté qui fasse place à cette initiative qu'est l'Évangile et de prendre des initiatives à partir de là. Cela demande de ne pas se laisser totalement absorber et paralyser par ce qui est passé ou quasi passé, même si ce n'est pas facile. « Fais-nous quitter ce qui ne peut que vieillir, demande une prière de la liturgie, et mets en nous un esprit de renouveau et de sainteté. » C'est d'une telle espérance que l'Église a vocation à être signe, sacrement, au cœur des crises qui bouleversent l'humanité.

## ESPERANCE

On m'a demandé un jour une réco. sur l'espérance en me suggérant de montrer en deux colonnes que le positif était plus lourd que le négatif. C'est une très mauvaise piste et qui n'a rien à voir avec l'espérance chrétienne qui est l'espérance pascal. Les catho's sont facilement des optimistes invétérés qui veulent absolument voir des lueurs d'espoir même quand cela va très mal. Parfois, certains suggèrent même que le fait que tout va mal est le signe qu'on va en revenir à l'essentiel. Et on utilise l'image de celui qui coule dans la piscine, mais qui, d'un battement de pied sur le fond, va remonter. Mais s'il n'a plus l'énergie de battre le fond, cela signifie-t-il qu'il n'y a plus d'espérance ?

La question qui oriente notre réflexion met précisément en relation espérance et crise : Quelle espérance en ce temps de crise ? C'est la bonne question car c'est précisément là, quand tout s'écroule, quand l'avenir se bouche complètement, que l'espérance est radicalement interrogée et que, peut-être – mais alors, avec quel appui ? – elle naît et renaît. Dans les abîmes de l'épreuve et de la crise, notre espérance est *testée*. Oui, c'est là qu'elle est testée et pas simplement dans de petits signes qui font penser que tout n'est pas foutu. « Est-ce qu'un malheur mondialisé va produire une intelligence collective commune ? Je n'en suis pas certain, déclarait le Pasteur François Clavairoly lors d'un débat aux Bernardins entre représentants des cultes. En revanche, là où la religion peut être décisive, c'est dans l'expérience que nous avons faite de la vacuité et de la fragilité de nos existences. C'est là qu'intervient l'espérance, la volonté de choisir positivement la vie contre la mort, dans l'épreuve. »<sup>11</sup>

L'espérance chrétienne, c'est l'espérance pascal, celle qui naît dans le récit de la passion et de la rencontre du crucifié vivant. Mais avant d'évoquer la force paradoxale de ce récit, j'en évoque un autre aussi fort et lui aussi pascal. Lorsqu'on amène à Jésus une femme surprise en flagrant délit d'adultère, on lui amène quelqu'un qui n'a plus d'avenir, qui est condamnée par ses accusateurs et par elle-même qui a intégré la sentence et qui, d'ailleurs ne demande plus rien et aussi par Dieu en tout cas dans la conscience qu'elle en a. Et, dans une parole de confiance, Jésus lui ouvre, au lieu même de la condamnation, un avenir, une espérance. A la fin du chapitre ouvert par ce récit (Jn 8), c'est Jésus que l'on veut lapider. Et c'est bien ce qui va se produire. Lui aussi sera condamné et, pour celles et ceux qui l'ont suivi et, à certains moments, pour Jésus lui-même, il est condamné, privé d'avenir et d'espérance. Lui qui a porté - et combien ! - l'espérance de l'aujourd'hui du Règne de Dieu et qui a été porté par elle, est clairement déclaré maudit et maudit de Dieu. Il descend dans les abîmes où il ne reste plus rien de vivant. *Mon Dieu pourquoi ? Moi, je crie vers toi, Seigneur ; dès le matin, ma prière te cherche : pourquoi me rejeter, Seigneur, pourquoi me cacher ta face ? Tu éloignes de moi amis et familiers ; ma compagne, c'est la ténèbre.* (Ps 87) Voilà ce qu'est devenue sa prière, sa respiration.

---

<sup>10</sup> A. ZAMPINI, Interview dans *La Croix* du 08.07.2020.

<sup>11</sup> Dans *La Croix* du 03.07.2020, p.11.

Et qu'est-ce qui relance l'espérance ? Non pas quelques séances chez un psy. qui amèneraient à considérer que tout ne va pas si mal que ça. Mais une résurrection qui est un acte puissant de Celui en qui Jésus a mis sa confiance, même douloureusement, au moment où la ténèbre semblait la seule compagne. Cette espérance est donnée, offerte, dans la crise, elle y a ouvert un chemin. Et les signes d'espérance que nous pouvons discerner et qui touchent le plus souvent à la fraternité, à la solidarité, à l'amour finalement, ce sont des balises sur ce chemin.

Notre espérance, ce n'est pas que tous nos projets réussissent, c'est l'espérance que Dieu tiendra sa promesse et que son rêve à lui sur nous réussira.

Je termine en évoquant ce signe tellement humble et puissant du Pape François, seul, en prière, à la tombée du soir, sur la Place Saint Pierre sous une pluie battante et alors que des sirènes d'ambulance retentissaient dans la ville. Il relit ce récit de Marc où la barque des disciples est prise dans la tempête et où Jésus dort. Et il invite à recevoir l'interrogation de Jésus : *Pourquoi avez-vous peur ? Vous n'avez pas encore la foi ?* et à oser *êtreindre le Seigneur pour embrasser l'espérance, voilà la force de la foi, qui libère de la peur et donne l'espérance.*

Paul Scolas